

Rencontre

Sous la lumière africaine

«J'étais la petite fille la plus sale du quartier, mais j'étais princesse sans couronne»!

A travers le récit de la petite Tapoussière élevée par sa grand-mère en l'absence de sa mère, disparue, et de son père, inconnu, Calixthe Beyala revient au plus près de ses racines. Force d'imprécation, tendresse, lyrisme, mais aussi colère et humour, *La petite fille du réverbère* dévoile les secrets d'un héritage -celui d'une enfance misérable- dont l'auteur n'a jamais pu guérir.

Largement autobiographique, ce roman est sans doute le plus intime et le plus émouvant, que l'auteur de *Assèze l'Africaine* et *Les honneurs perdus* (Grand Prix de l'Académie française) ait jamais écrit.

Le livre clé d'une oeuvre originale, singulière et généreuse, marquée à tout jamais du sceau de l'Afrique éternelle.

Vient de paraître chez Albin-Michel

Calixthe Beyala dédicace son livre au Forum -

Espace Culture -Galerie Grand'Place - le samedi 7 février 1998 à 16h.

Calixthe
Beyala

La
petite
fille du
réverbère



Albin Michel

x Weekend/L'Express

490500 1030 BRUXELLES Pe
p14 Fax 02/734.30.40. P
Tel. 02/739.65.11. BX

1 Nombre / Aantal

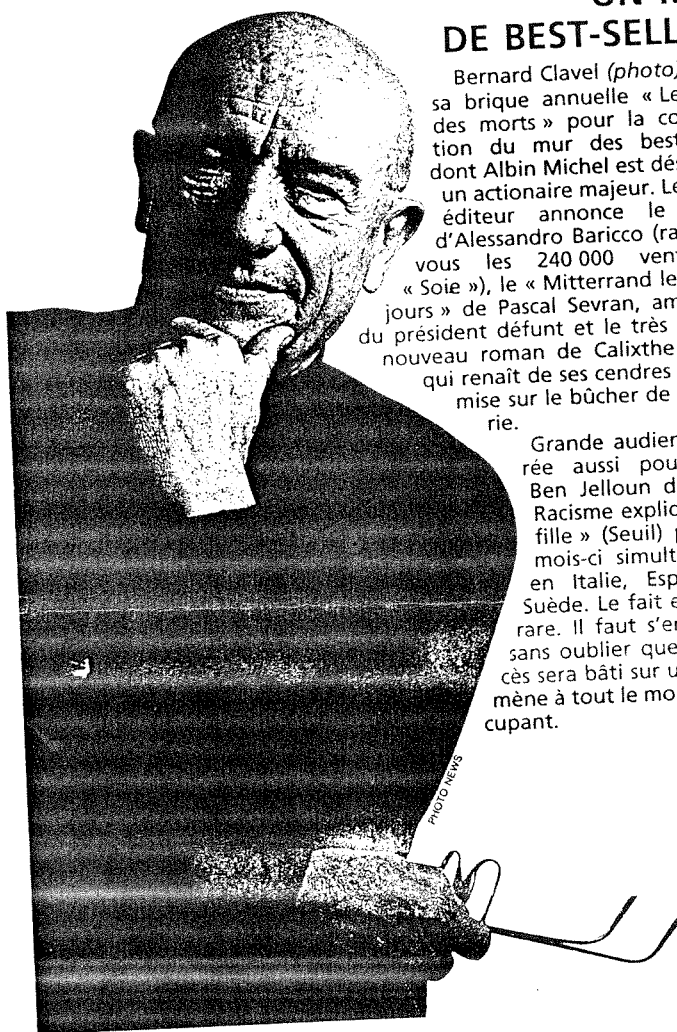
Tirage / Oplage 90535

(c) AuxiPress S.A./N.V.

UN MUR DE BEST-SELLERS

Bernard Clavel (*photo*) ira de sa brique annuelle « Le Soleil des morts » pour la construction du mur des best-sellers dont Albin Michel est désormais un actionnaire majeur. Le même éditeur annonce le retour d'Alessandro Baricco (rappelez-vous les 240 000 ventes de « Soie »), le « Mitterrand les autres jours » de Pascal Sevran, ami fidèle du président défunt et le très attendu nouveau roman de Calixthe Beyala, qui renaît de ses cendres après sa mise sur le bûcher de sorcellerie.

Grande audience assurée aussi pour Tahar Ben Jelloun dont « Le Racisme expliqué à ma fille » (Seuil) paraît ce mois-ci simultanément en Italie, Espagne et Suède. Le fait est plutôt rare. Il faut s'en réjouir, sans oublier que son succès sera bâti sur un phénomène à tout le moins préoccupant.



CALIXTHE BEYALA

La petite fille du réverbère

L'histoire d'une petite fille d'une dizaine d'années. On l'appelle Tappoussière, elle est née au cœur d'un bidonville camerounais, de père inconnu et de mère disparue, élevée par sa grand-mère, mi-princesse, mi-sorcière et qui veut faire d'elle une reine. Cette petite fille, sale et sans famille, regarde le monde s'agiter autour d'elle et pas grand-chose ne l'émeut. Elle veut seulement avoir un père, mais quand elle s'offre à ceux qu'elle croise, ils ne veulent pas d'elle. Seul le maître d'école semble lui trouver quelque intérêt, la fait travailler et elle est sélectionnée pour présenter le certificat d'études. Quand elle est reçue, tous ces pères possibles qui l'avaient rejetée revendiquent soudain leur paternité. Sa grand-mère, par ailleurs coupable de bien des sortilèges qui mettent en fureur tout le village, apprend à la petite fille la véritable importance des choses. Et c'est elle, beaucoup plus que ses retrouvailles avec sa mère, la belle Andela, qui aime et pratique trop les hommes, beaucoup plus que son père enfin découvert, qui va lui transmettre tout son savoir et tout l'héritage ancestral d'une Afrique éternelle. La grand-mère, une fois faite la transmission initiatique, pourra partir pour un long voyage dont elle ne reviendra pas. La petite fille du ré-



verbère saura désormais, seule, user de son héritage.

L'auteur

Calixthe Beyala est née et a vécu jusqu'à 17 ans dans un bidonville de la banlieue de Douala. Après des études supérieures en Espagne et en France, elle publie en 1987 son premier roman et se consacre depuis à l'écriture, sans avoir renoncé au combat qu'elle mène dans son pays en faveur des femmes africaines et des pauvres. Ses romans, "*C'est le soleil qui m'a brûlé*," "*Tu t'appelleras Tanna*," la font connaître d'un très large public dans tous les pays francophones et au-delà puisque "*Le petit prince de Belleville*" (1992) "*Maman a un amant*" (1993) et "*Assèze l'africaine*" (1994) sont déjà traduits en anglais et en allemand.

"*Les honneurs perdus*", son précédent roman, a reçu Le Grand prix de l'Académie Française en 1996.

● "*La petite fille du réverbère*", Calixthe Beyala, chez Albin Michel, 233 pages, 98 F.



U.S.D. 12 au 18.02.

Paul Wermus au Fouquet's

Marielle Fournier



Animatrice de "Passé simple" sur M6

● **D'où vous vient cette passion pour l'histoire ?**

J'ai fait des études d'histoire, mais je n'ai jamais enseigné. « Passé simple » ne traite que de l'histoire contemporaine. En sept minutes, on va à l'essentiel. On raconte Castro, Hiroshima, la guerre d'Algérie...

● **Vous ne courez pas après la notoriété ?**

Je ne mise pas tout sur mon métier. Je sais bien que la carrière d'une femme à la télé est plus brève que celle d'un homme. Je ne suis là que de passage.

Mgr Jacques Gaillot



Auteur de *La Dernière Tentation du diable*

● **Que devenez-vous ?**

Je suis un évêque sur le parvis. On m'a poussé hors de la cathédrale.

● **Vous croyez au diable ?**

Je ne crois pas au diable incarné, mais je crois à l'esprit du mal.

● **Confessez-vous !**

Je ne suis ni conciliant, ni diplomate, ni politique.

Je suis sur le parvis. On m'a poussé hors de la cathédrale

● **Comment vivez-vous ?**

La Conférence épiscopale me verse 5 880 francs par mois. Je n'ai ni voiture ni appartement. Je suis un nomade qui n'attend rien des évêques.

● **Qui est votre adversaire ?**

L'extrême droite. Le Pen est dans une logique d'exclusion.

Jean-Marie Rouart



Ecrivain, académicien. Auteur de *La Noblesse des vaincus*

● **Qu'avez-vous contre la réussite ?**

Je ne veux pas être à genoux devant la réussite. Ce qui me passionne, ce sont les échecs.



À l'affiche du Fouquet's, au premier plan : l'évêque des parvis, Mgr Gaillot ; Mademoiselle M6-Culture, Marielle Fournier ; un ex-Charlot, Gérard Rinaldi. Au second plan : le benjamin des immortels, Jean-Marie Rouart ; l'historien des fourmis, Bernard Werber ; une ex-idole, Plastic Bertrand, et une romancière dans la tourmente, Calixthe Beyala. Au menu : terrine de canard, turbot aux poireaux, entremets au chocolat ; et les cigares de la Civette du Palais-Royal.

Balzac n'a eu que deux voix à l'Académie. J'en ai eu quinze et ça m'inquiète beaucoup.

● **Pourtant, vous avez tout réussi.**

Il me manque tout : le talent, le génie, l'amour, la foi.

● **Vous n'êtes pas content de vous ?**

Mes livres sont toujours mauvais par rapport à mes ambitions, qui sont immenses.

Bernard Werber



Auteur du *Livre du voyage*

● **On est loin de vos best-sellers sur les fourmis.**

C'est un conte philosophique dans l'esprit du *Petit Prince*, dont le lecteur est le héros. Un livre qui est déjà étudié dans les écoles pour relaxer les enfants.

● **Après votre trilogie sur les fourmis, quels sont vos projets ?**

Je prépare un film sur ces insectes en images de synthèse ainsi qu'un polar scientifique sur les origines de l'humanité.

● **Vous semblez amer.**

Je suis un auteur lu par le grand public, mais ignoré du milieu parisien. Je me félicite néanmoins de ce que nombre d'universitaires font des thèses sur mes ouvrages.

● **Vous êtes très ambitieux ?**

Je revendique l'idée que mes livres ne sont pas une mode. Je suis persuadé qu'ils résisteront au temps.

Calixthe Beyala



Romancière. Auteur de *La Petite Fille du réverbère*

● **Que répondez-vous quand on vous accuse de plagiat ?**

Je lance un défi à tous les intellos du 6^e arrondissement qui m'ont calomnié : ouvrir un grand débat public sur la création littéraire. Qu'on me prouve que j'ai tort.

● **Pourquoi tant de haine à votre égard ?**

Il y a quatre personnes à Paris qui ne savent pas écrire, qui ont du pouvoir et qui me jalouent. J'ai été insultée, je renvoie ces gens-là à leur médiocrité.

● **Vous avez des remords ?**

Si j'ai plagié trois phrases, je n'en ai pas honte. Une phrase ne saurait appartenir à personne. Cette polémique m'a permis de mieux vendre mes livres et de nourrir mes vingt-huit enfants adoptés.

Plastic Bertrand



Chanteur

● **Que devenez-vous depuis votre fameux tube "Ça plane pour moi" ?**

Après avoir vendu plus de 20 millions de disques, j'ai tout arrêté. Je finissais par ressembler à Elvis Presley à la

fin de sa carrière. Ma vie, c'était « sexe, drogue et rock'n'roll ».

● **Vous avez retrouvé vos esprits ?**

Ce sont mes deux enfants qui m'ont fait redescendre sur terre.

● **Et à présent, que faites-vous ?**

Je sors une compil. Je dirige une galerie d'art à Bruxelles et j'écris une comédie musicale.

● **Le métier a changé ?**

Vingt ans après, Martin et Drucker sont toujours là.

Gérard Rinaldi



Comédien

● **On peut vous voir au théâtre dans "Le Ruban", de Feydeau. Vous changez de style.**

C'est plus une comédie de mœurs qu'un vaudeville. Pas de portes qui claquent. J'incarne un étrange médecin qui déclare : « Je ne crois pas aux microbes. »

● **Qu'est-ce que vous avez contre les hommes politiques ?**

Il faudrait tous les jeter à la poubelle. Nos dirigeants sont des destructeurs assoiffés de pouvoir.

● **La chanson ne vous inspire plus ?**

Nous traversons une crise culturelle. C'est la première fois qu'une génération adore les chansons de ses parents.

● **Et le show-biz ?**

Aujourd'hui, les maisons de disques ressemblent à des banques.

Les mystères de l'Afrique

●●● Calixthe Beyala revient sur son enfance et la quête de son père. L'occasion de régler quelques malentendus sur la création littéraire et le plagiat.

DNA : Vous faites dans ce roman de nombreuses allusions au plagiat. Souffrez-vous à ce point du procès qui vous a été intenté l'année dernière lorsque «Les Honneurs perdus» recevait le Grand Prix du Roman de l'Académie Française?

Calixthe Beyala: Non, pas du tout. Accuser un écrivain d'être un plagiaire, c'est ignorer ce qu'est le dynamisme de la création, n'avoir jamais créé soi-même. Que ce soit en musique ou en littérature, les écrivains se sont toujours inspirés les uns des autres. On m'a accusé de plagiat sur trois phrases dans un livre qui faisait 400 pages; c'est absurde!

DNA : Vous confirmez donc que vous avez écrit seule votre dernier roman?

C.B. : Je n'ai rien à confirmer! J'écris depuis suffisamment longtemps pour que les lecteurs qui connaissent mon œuvre puissent constater par eux-mêmes que le style n'a pas changé depuis le premier livre. Je prends ces accusations comme un compliment: après tout, on a aussi accusé Shakespeare d'avoir plagié ses livres!

DNA : Pourquoi, lorsque vous étiez enfant, vous

a-t-on affublé de ce surnom: «la petite fille du réverbère»?

C.B. : Je vivais dans une famille très pauvre, avec ma grand-mère. Je n'avais pas de lumière chez moi car il n'y avait pas l'électricité, et pour travailler mes leçons je devais me rendre sous le réverbère qui faisait le coin de la rue. C'est l'image que les gens du quartier ont gardé de moi après m'avoir appelée «Tapoussière». Il faut dire qu'à l'époque où j'étais «Tapoussière», je n'aimais pas me laver, j'étais très sale et j'avais la tête pleine de poux!

«Le monde de la nuit régit celui du jour»

DNA : Le livre commence lorsque «Tapoussière», à la nouvelle année, prend la résolution de découvrir l'identité de son père. Jusqu'où ce roman est-il autobiographique?

C.B. : Presque tout, dans ce livre, est authentique, même si j'ai mis le mot «roman» sur la couverture. J'avais une dizaine d'années lorsque j'ai eu besoin de savoir qui était mon père. J'ai grandi sans lui et sans ma mère: découvrir l'identité de mon géniteur fut une véritable obsession.

DNA : Dans ce livre, vous êtes confrontée à des «voleurs de sexe». Vous croyez encore dans ces superstitions?

C.B. : Mais ce n'est pas de la superstition! Les voleurs de sexe ont toujours existé en Afrique. Moi, cela me faisait peur parce que je craignais que mes attributs sexuels ne disparaissent, mais on désignait à la vindicte populaire les étrangers, ceux qui n'étaient pas du village. Les voleurs de sexe, ce n'est pas une chose très sérieuse, je vous l'accorde. Mais je reste superstitieuse, c'est-à-dire que je crois qu'il y a des pouvoirs occultes, que le monde de la nuit régit le monde du jour.

Propos recueillis par F. B.

* «La petite fille du réverbère», par Calixthe Beyala, Albin Michel, 240 p., 98 F.

Calixthe Beyala (Photo DR)



La petite fille du réverbère

C'est Calixthe Beyala, cette petite fille, qui était la plus sale du quartier à l'époque de son enfance africaine, mais qui était déjà princesse. *« Elle ne portait pas de couronne, mais sa grand-mère lui en tressait une chaque matin. Elle absorbait ses récits et ses contes merveilleux. Des légendes aussi, mais si vivantes qu'elles vibraient dans les veines de la petite et s'emmêlaient dans ses pensées ».*

La petite fille du réverbère — elle apprenait ses leçons assise sous sa lumière — voyait courir les esprits et les morts danser sur les toits. Elle entendait leurs cris quand ils se sentaient à l'étroit dans les cimetières et qu'ils venaient troubler le sommeil des vivants. Elle écoutait le chant des feuilles, blottie dans une enfance misérable, mais pleine d'espérance.

Par ce récit de la petite Tapoussière élevée par une grand-mère en l'absence d'une mère très tôt disparue et d'un père inconnu, Calixthe Beyala retourne vers ses racines avec beaucoup d'émotion, mais également de retenue. Elle nous montre aussi de la confiance et de la tendresse, de la colère et de l'humour. Sans doute avait-elle besoin de faire le point après le succès de "Les Honneurs perdus", grand prix du roman de l'Académie française en 1996. On sent qu'elle n'a jamais guéri de son enfance et on comprend bien pourquoi. Ce roman largement autobiographique est le plus intime et le plus émouvant qu'elle nous ait donné. La blessure de la misère est toujours là, mais aussi la force et la générosité. L'Afrique, en somme.

Et ces mots pour finir, ces mots terribles qui disent l'essentiel : *« Me convaincre définitivement que tout n'est pas si mal dans ce qui est réellement atroce. »* Sois fière, Calixthe, et ne renie jamais cette enfance.

Christian SIGNOL

"La Petite fille du réverbère", de Calixthe Beyala (Editions Albin Michel, 233 pages, 98 F).



10 au 12 octobre 97 - Fête du livre de Saint-Etienne

Une nouvelle page est tournée

Personnalités du monde littéraire, politique, du spectacle ou sportif, se sont retrouvés pour "s'enlivrer" à la fête du livre de Saint-Etienne, placée cette année sur le thème du mariage de la poésie et de la femme.

Déjà la douzième édition, réunissant auteurs, écrivains et éditeurs dans la capitale de la Loire et fief de la nativité de la bicyclette, trois jours de fête pour les soixante dix auteurs venus à la rencontre de leurs lecteurs.

Des écrits et des femmes

Le commissaire général de la fête du livre, Jacques Plaine, peut se féliciter de son choix du thème "les femmes écrivains", pour ce 12^e rendez-vous littéraire. Avec son roman "Les Honneurs perdus", prix de l'Académie Française, le charme et le sourire de Calixthe Beyala ont ensoleillé le chapiteau. Le soleil était également présent dans les bouteilles des vins du Forez de la cuvée spéciale de la fête du livre, dont l'auteur était la marraine. On ne pouvait choisir meilleur ambassadrice.



Calixthe Beyala.

Chanteur et poète

Plus connu par ses chansons que par ses poèmes, Francis Lalanne, coiffé de sa traditionnelle queue de cheval et chaussé de cuis-sardes, a eu sa part de succès. La vedette ne rechignait pas à signer son recueil de poèmes "D'amour et de mots", adressant son plus beau sourire à la gent féminine qui se pressait autour de lui.



Francis Lalanne.

Un politique téméraire

Aussi à l'aise qu'à la chambre des députés ou comme ministre, Jean-Pierre Soisson présentait une biographie d'un duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Le maire d'Auxerre fait revivre la cour de Bourgogne avec ses trahisons, les rivalités et les mystères des femmes, les alliances de Charles le Téméraire, personnage très romanesque.



Jean-Pierre Soisson.



Jacques Faizant.

La caricature satirique

Dans la catégorie humour, la pipe toujours au coin des lèvres, Jacques Faizant est un pilier de la fête du livre. Le père "d'Albina", caricaturiste de talent au journal Le Figaro, retrouve chaque année ses admirateurs. Si Jacques Faizant publie plusieurs recueils de ses dessins satiriques, il ne renie pas pour autant ses racines de cyclotouriste et son amour pour la bicyclette. Son élection au comité directeur de la fédération de cyclotouriste lui a peut-être inspiré son roman "Albina et la bicyclette", une lecture pleine d'humour.

Auteurs et sportifs dans la montée des "potes"

C'est une tradition, la fête du livre et la petite reine sont indissociables, la montée des soleils de l'automne transporte un important peloton au sommet du col de la Croix de Chaubouret. En première ligne des 700 participants, ils sont tous là, Jacques Plaine, qui a laissé au vestiaire nœud pap et lunettes, José Giovanni, Louis Nucera, Jean-Noël Blanc, Monique Brossard-le-Grand, et tous les autres sous la conduite de Henri Anglade et de Murielle et Dominique Garde, des ex-pros du vélo. Sur la ligne de départ, un absent célèbre... émotion sur le visage de ses amis, il manque le cycliste René Fallet, mais son vélo est bien présent. Hommage et souvenirs, sa fidèle bicyclette sera conduite sur le parcours par deux jeunes coureurs, la famille pluminive n'oublie pas.



La montée des potes. Le vélo de René Fallet.



Jacques Plaine, un commissaire général heureux... au départ de la montée, dès l'attaque du col de la Croix-de-Chaubouret, le rictus de l'effort remplacera le sourire.

Un vent froid soufflait sur la Tarentaise, en redescendant, mains sur les poignées de frein, Jacques Plaine pensait déjà au thème 1998, "la défense de la langue Française". Sur son stand, le dessinateur et parrain de la fête du Livre, PIEM, continuait de dessiner ses autographes à ses fans. Le stand de la revue "Cyclotourisme" recevait les licenciés F.F.C.T. de passage et renseignait les futurs cyclos à la recherche d'un club local. C'est cela la fête du livre, un village à livre ouvert pour s'enlivrer à souhait.

EDITIONS ALBIN MICHEL

01855

19

52 x p.a. 98/3

da 1 1501 EG

Date de parution / Verschijningsdatum 15.01.98

x Ciné-Télé-Revue

300500 1060

BRUXELLES

Pe

p115

Fax

02/343.12.72

P

Tel.

02/345.99.68

BX

1 Nombre / Aantal

Tirage / Oplage

389186

(c) AuxiPress S.A./N.V.



ROMAN

La petite fille du réverbère

par Calixthe Beyala

« J'étais la petite fille la plus sale du quartier, mais j'étais princesse. Je ne portais pas de couronne, mais grand-mère m'en tressait une, invisible à l'œil. J'étais à la fois le centre de ses ambitions et de toutes ses espérances, son passé et son avenir. » Calixthe Beyala, qui a vécu jusqu'à l'âge de 17 ans dans un bidonville, replonge une fois encore au cœur de ses racines en retraçant le récit de Tapoussière, une fillette d'une dizaine d'années qui, élevée par sa grand-mère, passe son temps à regarder le monde s'agiter autour d'elle. Elle voudrait tellement avoir un père, mais aucun homme ne semble vouloir d'elle. Seul le maître d'école lui porte quelque intérêt, au point que, à force de l'encourager à travailler, elle est sélectionnée pour présenter le certificat d'études. D'un coup, tous ceux qui avaient rejeté Tapoussière revendiquent leur paternité! Malgré les foudres des critiques après le Grand Prix du roman de l'Académie française qui lui avait été décerné pour son dernier roman, « Les honneurs perdus », Calixthe Beyala renoue avec la même verve dans ce nouveau récit mêlant tendresse, humour et colère.

(« La petite fille du réverbère » par Calixthe Beyala, aux éditions Albin Michel, 233 p.)



x Nouvelle Gazette, La (éd. Centre)

104900 6000

CHARLEROI

Da

p19

Fax

P

Tel.

071/27.64.11

WA

Le Peuple
le journal de Charleroi

Article identique paru dans / Zelfde artikel verschenen in

x Province, La

p19

6000

CHARLEROI/MONS

WA

2 Nombre / Aantal

Tirage / Oplage

98820

(c) AuxiPress S.A./N.V.

Roman

L'Afrique de Calixthe Beyala

Une voix enrouée, un tempérament sauvage tapi derrière de belles manières, Calixthe Beyala fête ses dix ans de plume et de succès. Son précédent roman, *Honneurs perdus*, a été couronné du Grand Prix de l'Académie française et accusé de plagiat. Ecrivain proluxe, elle déambule entre les parfums soutenus de l'Afrique, ses misères, ses contes à messages et son appartenance subtile à la langue française. Dans *La petite fille du réverbère*, elle nous emmène à New-Bell, Cameroun, sur les traces d'une petite Beyala qu'on surnommait «Tapoussière». Un roman pétillant et ensorcelé.

- Dans *Assèze l'Africaine*, l'héroïne quitte le village à la mort de sa grand-mère, retrouve son père potentiel, puis s'enfuit en France. Ici, place à son enfance, chez sa grand-mère. C'est l'histoire à l'envers?

- «Il y a un rapport. Les personnages portent les mêmes prénoms, prennent des visages différents, ont des tempéraments différents, mais sont les mêmes. En fait, ils existaient en filigrane partout. A part dans *Honneurs perdus* où mon

héroïne, Saïda, sait qui sont ses parents, toutes les autres ont un problème avec l'enfance et leur identité. C'était des bribes de moi. Ici, c'est une remise en ordre, des retrouvailles avec moi-même. Je n'avais pas dépassé certaines blessures. Quand j'ai mis le mot fin, j'ai su que je clôturais une période. Le prochain roman racontera les déboires d'un couple mixte après vingt ans d'union.»

- On découvre que votre maman n'a pas été affectueuse avec vous?

- «Pourtant, j'ai aujourd'hui les relations les plus intimes avec elle. Elle est ma meilleure amie. Mais le départ a été basé sur une absence de relation.»

- Quels enseignements avez-vous gardé de votre grand-mère?

- «L'écrivain n'est qu'un griot qui utilise des signes. Elle m'a appris à ordonnancer une histoire, à capter un public et à donner des leçons de vie sans en avoir l'air. Elle m'a apporté un regard sur le monde dans lequel l'être humain s'inclut comme un grain de sable et l'humilité. Quand on me dit que je suis une grande dame de la littérature, je ne suis rien, juste une femme, un élément du

cosmos. Enfant, à la saison des mangues, je me les faisais souvent voler. Ma grand-mère me soulignait que je n'étais qu'une locataire des choses. Je ne comprenais pas. Elle m'a confié aussi une mission, celle de rebâtir son village.

- Ce que vous faites...

- «Pour l'instant, j'envoie les enfants dans les meilleures écoles afin qu'ils deviennent ingénieurs, médecins, et puissent reconstruire le village.»

- Au fil de vos romans, votre public est resté surtout féminin?

- «Il a grossi et donc, il y a plus d'hommes. Est-ce que ce n'est pas parce qu'on a tendance à penser qu'une femme ne peut faire qu'une littérature mineure? J'entretiens des liens d'amitié avec les lectrices que je retrouve aux séances de dédicaces.»

- Il y a un an, vous étiez accusée de plagiat. En avez-vous beaucoup souffert?

- «Franchement? Oui, j'ai pleuré sur la mesquinerie humaine! Elle consiste à vouloir salir l'autre. Je suis très malheureuse quand on veut m'inciter à mépriser l'autre. En plus, j'ai reçu un grand prix alors que je n'appartiens pas au



Calixthe Beyala (Photo R. Monfourny)

sénacle. La littérature, comme toute création, a des influences. Gide disait que chaque matin, au réveil, il lisait cinq phrases d'un auteur. Après, il allait où il avait envie d'aller. Ce n'est pas pour ça qu'il a volé, plagié. On ne m'a pas attaquée sur l'histoire, les personnages, mais sur des descriptions. On a fait beaucoup de bruit alors qu'il n'y avait rien.»

Caroline Geskens
Calixthe Beyala, *La petite fille du réverbère*, Albin Michel

Conférence

◆ **Kandinsky et le Bauhaus.** Conférence de Lionel Richard, professeur à l'université d'Amiens. 18 h au musée des Beaux-Arts, entrée libre.

◆ **La peinture, la sculpture et le théâtre au XVIII^e siècle.** Conférence avec Philippe Lénaël, directeur du Printemps des Arts, qui prolonge en public la recherche amorcée avec des élèves sur l'architecture, les plans d'embellissement et l'art de vivre au XVIII^e siècle. Forum FNAC, de 15 h 30 à 17 h.

◆ **Calixthe Belaya.** Auteur de « La petite fille au réverbère », elle se consacre à la lutte en faveur des femmes africaines et des pauvres. Forum FNAC, 17 h 30.

Quest. France
6 avril

L'Afrique, les femmes et le racisme

Les idées fortes de Calixte Beyala

La romancière Calixte Beyala est venue présenter à la Fnac son dernier roman « La petite fille du réverbère ». L'occasion pour cet écrivain engagé de parler de l'Afrique, des femmes, de culture et de racisme.

Elle dégage une énergie extraordinaire. Rien de l'exercice convenu de présentation du dernier ouvrage dont les ventes poussent bien. Quelques mots et la flamme prend, crépète, fuse. « **La petite fille du réverbère, c'est moi. Mon identification au personnage est totale.** » Une identification si convaincante que ses lectrices lui écrivent en l'appelant du prénom de l'héroïne, Assèze.

L'histoire est celle d'une relation forte entre grand-mère et petite fille dans une Afrique d'odeurs, de couleurs, dans une vie très différente de celle de Calixte Beyala en France,



« Les êtres humains sont les mêmes partout »

depuis son arrivée, il y a 18 ans. » **L'Afrique, j'y retourne très régulièrement. J'y ai toute ma famille. Je suis une immigrée solitaire.** »

Africaine et Française, Calixte Beyala pose une question essentielle pour la France d'aujourd'hui. « **Combien d'années va-t-on rester immigré ? 1 000 ans ? Est-ce que quelqu'un comme moi est immigré ? Et mes enfants ? Ils mangent du camembert. Ma fille, l'Édit de Nantes, c'est son histoire.** »

Calixte Beyala revendique ses héritages croisés comme une richesse. « **Je crois au métissage culturel. Je ne crois pas qu'une civilisation ait toutes les vertus.** » Détentrice de deux civilisations ? « **Je m'en réclame et j'en joue. Je picore sans regret et avec insolence. Si cela me plaît, c'est à moi. Le monde de demain sera un monde d'êtres à mille cultures.** » Le racisme ? « **Ce qui est terrible, c'est d'institutionnaliser ce genre d'absurdité. Les êtres humains sont les mêmes partout.** »

Recueilli par Gilles COLLAS.

Calixthe

Calixthe Beyala,
écrivain
camerounaise
et un des grands
auteurs francophones,
internationalement
reconnu, nous a reçu
chez elle.

Elle vit et travaille
en France, où elle a
publié plusieurs
romans, salués par la
critique et couronnés
de nombreux prix
dont le grand prix du
roman de l'académie
française pour *Les
Honneurs Perdus* et
le grand prix littéraire
de l'Afrique Noire
pour *Maman a
un Amant* ;

Elle vient de sortir un
nouveau roman
chez Albin Michel,
*La Petite Fille du
Réverbère*.

C'est dans son vieux
mais néanmoins beau
peignoir bleu
qu'elle nous a ouvert
sa porte. Nous nous
installons dans l'un de
ses salons,
dans celui qui
ressemble le plus
à une véranda.



Beyala



“ C’est vrai qu’il y a une grande part de moi dans ce livre, il parle de ma vie. Mais effectivement c’est romancé. Il y a la dimension imaginaire propre à tous les romans. ”

GOYAV' : Vous sortez un nouveau roman *La Petite Fille du Réverbère*, ce roman est plus autobiographique que les autres... (elle acquiesce) en le lisant, on se dit que cette petite fille c'est vous ?

Calixthe Beyala : Oui. C'est vrai qu'il y a une grande part de moi dans ce livre, il parle de ma vie. Mais effectivement c'est romancé. Il y a la dimension imaginaire propre à tous les romans.

G : Avez-vous toujours voulu devenir écrivain ?

C.B. : Non, on ne se dit pas ce genre de chose, sauf certains prétentieux. Si j'avais pu faire les études que je souhaitais, j'aurais aimé devenir médecin. Mais je devais faire mes études et travailler en même temps, pour subvenir à mes besoins et à ceux de mes frères et soeurs. Toutefois, j'ai obtenu ma maîtrise de lettres et un D.E.A. de gestion des entreprises. L'écriture est venu par hasard.

G : Avez-vous eu du mal à faire publier votre premier roman ?

C.B. : Non. J'ai envoyé mon manuscrit à quatre maisons d'édition qui ont toutes répondu favorablement et j'ai choisi celle qui me convenait. ça s'est fait comme une lettre à la poste.

G : Vous avez eu beaucoup de chance !

C.B. : Je ne crois pas vraiment en la chance. Dans la vie, il y a 20% de chance et 80 % de travail. J'ai dû beaucoup travailler.

G : Quelles sont vos sources d'inspirations ?

C.B. : On dit qu'“ un écrivain écrit avec ses tripes ”. Un écrivain n'écrit pas seulement en considérant son petit monde. L'Afrique est une source essentielle, mais pas la seule. J'écris en tenant compte de mon passé, de mon présent et de mon avenir ; tout est susceptible de m'intéresser, de m'inspirer :

mon entourage, les films que je vois... tout.

G : Dans ce roman, il est question d'une petite fille Beyala B'Assanga Djuili dite "Tapoussière", qui malgré son éducation africaine, va prendre avec l'aide de " Maître d'école ", conscience de l'importance de la scolarité. Et ce à un point qu'à défaut de lumière chez elle, elle va faire ses devoirs dans la rue, sous un réverbère. Pourquoi vous être livrée autant dans ce roman ?

C.B. : Parce qu'avant je n'étais pas assez mûre pour être capable de regarder les choses en face. Vous savez, selon nos origines et nos expériences la perception du monde change. Ma perception du monde est liée à l'éducation que j'ai reçue qui est une éducation africaine traditionaliste, où l'oralité joue un rôle essentiel ; et elle a changé.

J'ai eu besoin de me recentrer au plus près de moi-même, à un moment déterminé de ma vie, en tant qu'écrivain, en tant que

femme, en tant que femme noire et à un moment où certains ont essayé de remettre en question mon identité, ma personnalité.

G : Vous faites allusion à ceux qui vous ont accusé de plagiat ?

C.B. : C'est insupportable ! C'est pourquoi j'ai voulu leur dire voilà qui je suis, voilà ce que j'ai sur le coeur !

G : En effet et vous n'y allez pas de main morte ! Dès la page de garde de votre roman, vous annoncez la couleur. On peut y lire une citation de Guy de Maupassant qui dit ceci : " Qui peut se vanter, parmi nous d'avoir écrit une page, une phrase qui ne se trouve déjà, à peu près pareille, quelque part ? "

Puis dans les pages 11, 192 et 193 vous rentrez dans le vif du sujet et ne mâchez pas vos mots. Par exemple, vous écrivez à la page 193 : " J'ignorais alors que j'y (en France) rencontrerais des humains dignes de ce nom, mais également certains d'un autre type, de ceux qui vous soumettent sous le poids de leurs professions décoratives qui ne savent pas encore que , derrière le mot ou la phrase mille fois répétées, existe toujours une inconnue et le talent ne consiste pas toujours à dire ce qui n'a jamais été dit " Elle ne répondit pas et hocha la tête en signe d'affirmation. no comment.

G : Revenons à votre roman. Dans ce dernier, comme dans presque tous vos livres, la recherche du père occupe une place importante. Avez-vous personnellement souffert du manque d'un père ?

C.B. : Le père est un élément capital dans la vie d'un enfant. Un enfant qui ne sait pas qui est son père a un manque, qui va se traduire dans le comportement de l'adulte qu'il sera plus tard.

G : Vous êtes écrivain, mais aussi et avant tout mère. Quelle éducation vous donnez à vos enfants, en

“ J'ai eu besoin de me recentrer au plus près de moi-même, à un moment déterminé de ma vie, en tant qu'écrivain, en tant que femme, en tant que femme noire ”

sachant que vous avez des enfants métis ? Donc qui doivent gérer deux cultures.

C.B. : Je leur donne l'Afrique, l'Afrique ancestrale. Je leur donne l'oralité, c'est-à-dire que je leur raconte des histoires que ma grand-mère me racontait, des histoires que j'invente. De plus, ils partent régulièrement en Afrique.

Ils ont aussi l'Europe et ils s'y situent très bien. Le métissage leur donne une force. Tout être humain est aujourd'hui métis.

G : En plus d'élever vos deux enfants, vous faites vivre environ une centaine de personnes à New-Bell au Cameroun, dont des enfants. Qu'en est-il ?

C.B. : Il n'y a pas grand chose à en dire. Il s'agit de 28 enfants que j'ai adoptés. Je m'occupe d'enfants perdus. J'envoie de l'ar-



gent pour les livres scolaires, les soins, j'envoie des vêtements... (elle se rapproche, comme pour faire une confidence) je suis un enfant un peu perdu aussi... elle marque un temps d'arrêt, Je pense que l'on reçoit pour donner et partager et non pour garder par de vers soi. Et comme je ne suis pas à côté de mes sous...

G : *Y a-t-il d'autres actions pour lesquelles vous aimerez vous investir ?*

C.B. : Oui, en ce moment, nous voulons avec d'autres intellectuels africains, mettre en place une maison de la culture africaine.

Nous en sommes au stade de la récolte des fonds et de la création d'une association loi 1901, qui pourrait s'appeler La maison des peuples d'Afrique.

Celle-ci sera une maison de la culture africaine, dans laquelle il y aura une salle de projection, afin de découvrir les cinéastes africains; une bibliothèque avec des ouvrages sur l'Afrique, où tout le monde pourra venir s'y documenter et on y organisera aussi des expos, des spectacles.

G : *Quand vous n'écrivez pas que faites-vous ?*

C.B. : J'aime rester chez moi.

“ Le métissage leur donne une force. Tout être humain est aujourd'hui métis ”

G : *Vous êtes casanière ?*

C.B. : Un peu, mais j'aime aussi me promener, aller écouter de la musique dans les sous-sols parisiens. J'aime m'occuper de ma décoration. C'est moi qui ai décoré ma maison.

G : *à ce propos, votre décoration renvoie à l'univers de certains de vos écrits. Par exemple, toutes ces plantes, font penser à l'appartement de Gariemba dans Les Honneurs Perdus et vous avez des réverbères !*

Elle rigole...

C.B. : oh ! non ! Il est vrai que Gariemba est un peu ma caricature, elle a des petites plantes et elles sont fausses. Vous savez j'ai été fleuriste et j'adore prendre soin de mes plantes. Regardez : là vous avez un yucca, là-bas un petit bougainvillier qui j'espère deviendra grand et là, du lierre.

G : *Dites, vous avez la main verte ! quand vous rentrez dans votre pays que pensent de vous vos proches, vos amis restés là-bas ?*

C.B. : Ils sont fiers.

G : *A quand un livre sur les couples mixtes ?*

C.B. : Vous avez lu que j'y travaillais ?

G : *Ah ! non ?!! On s'est dit que c'est un sujet qui devrait vous tenter vu votre propre expérience matrimoniale.*

C.B. : C'est le sujet de mon prochain livre.

G : *Il sortira quand ?*

Calixthe ne répondit pas et se contenta de lever sa main comme pour nous dire : " Seul le Diable le sait ".

*propos recueillis par
Lydie OMANGA ■*

Bibliographie

● aux Éditions Albin Michel :

“ Le Petit Prince de Belleville ” 1992

“ Maman a un Amant ” 1993 (Grand prix littéraire de l'Afrique Noire)

“ Assèze l'africaine ” 1994 (Prix Tropic - Prix François Mauriac, de l'Académie Française)

“ Les Honneurs Perdus ” 1996 (Grand prix du roman de l'Académie Française)

● chez d'autres éditeurs :

“ C'est le soleil qui m'a brûlé ” (Stock), 1987

“ Tu t'appelleras TANGA ” (Stock)

“ Lettre d'une africaine à ses soeurs occidentales ” (Spengler), 1995

“ Seul le diable le savait ” (Le pré-aux-clercs).